



ISHIDA Ira IKEBUKURO WEST GATE PARK

Traduit du japonais
par Anne Bayard-Sakai




Picquier poche

Extrait de la publication

ISHIDA Ira

Ikebukuro
West Gate Park

**Traduit du japonais
par Anne Bayard-Sakai**



Éditions
Philippe Picquier

Titre original *Ikebukuro West Gate Park*

© 1998, Ishida Ira/Bungei Shunju Ltd

Tous droits réservés

Publié pour la première fois au Japon en 1998

par les éditions Bungei Shunju.

Les droits de la traduction française ont été négociés par
l'auteur représenté par les éditions Bungei Shunju et la Sakai
Agency, Tôkyô.

© 2005, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

© 2008, Editions Philippe Picquier

pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Leland Bobbe/Getty Images

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN: 978-2-8097-0041-1

ISSN: 1251-6007

Ikebukuro West Gate Park

J'ai un autocollant de photomaton sous mon portable. Un autocollant défraîchi où on nous voit tous les cinq nous bousculer dans un cadre étroit. Le motif du fond ? Une jungle verte. Des singes vulgaires se trémoussent en quêtant une banane. Rien qui différencie leur monde du nôtre. Sur la photo, des têtes alignées dont on jurerait qu'elles viennent d'en entendre une bien bonne. Il y a bien sûr Hikaru et Rika. Qu'est-ce qu'on avait bien pu se raconter de si marrant, je ne m'en souviens plus. On me demande parfois combien de temps je compte garder un autocollant aussi nase. « En souvenir d'un bel été », « En mémoire d'une gloire passée » : voilà ce que je réponds pour avoir la paix. Mais la vraie réponse, je l'ignore.



Je m'appelle Majima Makoto. Je suis sorti l'an dernier d'un lycée professionnel de mon

quartier, Ikebukuro. La belle affaire. Dans ce lycée, un tiers des élèves abandonnent en cours de route. Yoshioka, de la brigade des mineurs, me disait que mon bahut, c'était un élevage de yakouzes. Bagarres, drogue, et des drôles de fréquentations. Ceux qui étaient doués étaient très vite repérés et recrutés. Y en avait même qui étaient trop fêlés pour faire yakouze. Yamai par exemple. Une de mes vieilles relations d'école primaire. Il était énorme, carré, disjonctait pour un rien et pour une raison mystérieuse avait les cheveux dressés sur la tête. Imaginez un frigo de 185 centimètres avec une bonne dizaine de milliers de bouts de câble dorés fichés au sommet. Sans oublier les piercings qui reliaient ses oreilles et ses narines avec une chaîne pour chien méchant. Son palmarès ? Je dirais 500 combats, 499 victoires, 1 défaite. De cette défaite je reparlerai tout à l'heure.

C'est l'été, l'année de notre deuxième année de collège, que s'est produite l'affaire d'où il devait tirer son surnom. Yamai et je ne sais plus qui de la classe ont fait un pari stupide. Savoir s'il arriverait à l'emporter sur le gigantesque doberman qu'on voyait souvent près du gymnase municipal côté sortie est de la gare. Yamai a affirmé qu'il gagnerait, l'autre a soutenu le contraire, et on tous a parié l'argent de nos goûters sur l'un ou sur l'autre. Le samedi suivant, Yamai & Co ont quitté le portail de l'école pour

se diriger vers le gymnase. Le chien était là. Sur la place devant le gymnase. Son maître, un petit vieux, était assis plus loin. Le doberman furetait en reniflant les odeurs sous un banc. Yamai a pris dans sa main gauche un morceau de bœuf saignant et l'a présenté au chien. Le chien, aux anges, s'est précipité vers lui en frétilant de la queue. Yamai a pris son arme dans sa main droite. Un bâton transpercé d'un clou de charpentier. En forme de T comme un tire-bouchon bon marché. J'avais vu Yamai affûter l'extrémité de son arme avec une meule pendant le cours de techno. Des étincelles jaillissaient du clou. Quand le doberman s'est jeté sur lui en bavant, il a planqué la viande et tendu devant lui la main droite. Les clous se sont enfoncés dans la tête étroite du chien. Je regardais la scène d'un peu plus loin, je n'ai pas entendu le moindre son. Yamai a imprimé une rotation à sa main droite avant de la retirer. Le chien s'est écroulé à ses pieds. Il n'y avait presque pas de sang sur son front. Le doberman, l'écume aux lèvres, convulsait. J'ai entendu quelqu'un vomir. On s'est tous éjectés de la place en vitesse.

Le lundi suivant, Yamai avait un nouveau surnom : « le tueur de dober ».



Une fois fini le lycée, j'ai glandé. Je n'avais aucune chance de trouver un vrai travail, et je n'en cherchais pas non plus. Même pour un petit boulot j'avais la flemme. Quand les fonds devenaient trop bas, j'allais donner un coup de main à ma mère dans son magasin de fruits pour me faire un peu d'argent de poche.

Il ne faut pas s'imaginer une boutique comme ces épiceries de luxe qu'on trouve à Ginza. On est dans la première rue d'Ikebukuro Ouest. Ça devrait suffire comme indication pour ceux qui connaissent le coin. Nos voisins, ce sont des salons de massages, des magasins de vidéos X, des restaurants de viande grillée. C'est ma mère qui défend ce magasin, genre étal à peine évolué, que nous a légué papa en mourant. A la devanture, que des fruits chers, melons, pastèques, nèfles précoces, cerises. Un magasin comme on en trouve à coup sûr près de n'importe quelle gare et qui reste ouvert jusqu'à l'heure du dernier train puisque la cible, ce sont les soûlards prêts à toutes les largesses. Voilà, ça c'est chez moi. Du magasin, il n'y a que cinq minutes à pied jusqu'au square d'Ikebukuro sortie ouest. Et la moitié de ce temps, on le perd à attendre que les feux passent au vert.

L'été dernier, quand j'avais un peu de monnaie ou que l'un de nous avait un peu d'argent, on se retrouvait sur un banc du square. On restait assis comme ça, à rien faire, en attendant que quelque chose arrive. On n'avait rien à faire de la journée et aucun projet pour le lendemain. Vingt-quatre heures d'ennui qui se répétaient indéfiniment. Mais même des jours pareils, on se faisait des amis.



Mon associé à l'époque c'était Masa. Masa, alias Mori Masahiro. Un petit génie qui, sorti de notre lycée, avait miraculeusement réussi à se glisser dans une université de quatrième catégorie. Mais il n'y mettait quasiment jamais les pieds, préférant traîner avec moi au Square Ouest. Il prétendait qu'être avec moi facilitait les choses avec les filles. Il portait la chemise largement ouverte sur un torse au bronzage entretenu dans des salons d'UV, et avait trois piercings aux oreilles. Un jour de pluie de juin dernier, on se trouvait au grand magasin Marui du côté ouest de la gare. On s'abritait. La pluie, c'est une plaie quand on est fauché. Nulle part où aller. Ni Masa ni moi n'avions le moindre yen, on ne pouvait rien acheter, on se contentait de déambuler dans les rayons. L'ennui nous a menés jusqu'à la librairie du Virgin Megastore au

sous-sol, et là on est tombés sur un spectacle intéressant. Au rayon des livres chers, peinture, photographie, un petit maigre à lunettes était en train de fourrer un livre grand format dans sa besace. Le petit maigre est passé ensuite sans encombre devant les caisses. Il est remonté par l'escalier roulant au rez-de-chaussée puis ressorti par l'entrée principale. On l'a suivi, franchi le carrefour et on l'a rattrapé sur la place devant le théâtre des Arts de Tôkyô. Il a fait un bond d'un mètre quand on l'a hélé dans le dos. Le pigeon rêvé. Combien on allait pouvoir en tirer ? On l'a entraîné dans un café.



Pour sauter à la conclusion, on n'en a pas tiré un rond. Il nous a juste payé nos cafés glacés. Le petit maigre s'appelait Mizuno Shunji. Le livre volé était un recueil de dessins d'un maître français de l'animation. Au début Shun n'était pas capable de sortir un mot qui tienne, et puis tout à coup il s'est mis à parler à toute vitesse et cette fois on ne pouvait plus l'arrêter. Ça faisait trois mois qu'il avait quitté sa campagne pour entrer dans une école de graphisme à Tôkyô. Il n'avait quasiment parlé avec personne pendant tout ce temps. Il n'avait pas d'amis. L'école était peuplée de crétins finis. Les cours n'avaient aucun intérêt.

Même quand il parlait à toute vitesse, son regard était inexpressif. Ça craignait. Masa et moi on s'est regardés. Pas de veine. On n'en tirerait rien. Shun a sorti de sa besace un carnet de croquis et nous a montré ses dessins. Ils étaient super. Mais bon, ce n'étaient que des dessins. On est sortis du café et on s'est quittés.

Le lendemain, alors que Masa et moi étions assis sur notre banc du Square Ouest, Shun nous a rejoints et s'est assis en silence à côté de nous. Il a sorti son carnet de croquis et s'est mis à dessiner. Pareil le lendemain. Shun était devenu l'un des nôtres.



C'est tard dans la nuit le week-end que le square d'Ikebukuro sortie ouest (dit Square Ouest, et quand on veut frimer on l'appelle West Gate Park) révèle son vrai visage. La place circulaire avec son jet d'eau central devient le colisée de la drague. Les filles s'asseyent sur les bancs, les garçons dessinent des cercles autour d'elles et leur adressent la parole à tour de rôle. Accord conclu, les intéressés quittent le parc. Il y a tout ce qu'il faut à proximité, bars, karaoké, love-hôtels. Devant le jet d'eau s'alignent des radiocassettes de la taille d'une armoire, et des groupes de danseurs répètent leur chorégraphie sur des rythmes de basse qui vous secouent les

tripes. De l'autre côté des jets d'eau, les chanteurs assis par terre guitare à la main chantent à s'en casser la voix. Quand le dernier bus a quitté le terminal, les voitures de « ceux de Saitama » se laissent dériver lentement à la queue leu leu en tentant par-dessus leurs vitres fumées de convaincre les filles. Un tour avec nous, ça vous dirait ? Dans le prolongement du parc se trouve le théâtre des Arts de Tôkyô avec son rideau de fer baissé pour la nuit, et la place juste devant est une piste rêvée. Des groupes de boarders et de riders en BMX rivalisent de figures. Dans le Square Ouest, chaque groupe a son territoire invisible et, à la frontière, des G-boys agressifs rôdent comme des requins qui pistent l'odeur du sang. Les toilettes publiques au coin du parc, c'est le grand bazar. Toute la nuit, il y en a qui vendent et d'autres qui achètent. Des vendeurs disparaissent toutes les cinq minutes dans les toilettes pour hommes, et des minettes, les chaussettes dégoulinant sur les chevilles, disparaissent avec eux.

Tous les samedis soir, dans ce Square Ouest, on attendait nous aussi que le temps passe, plongés jusqu'au cou dans une eau brûlante. Il arrivait qu'on emballé une fille, il arrivait qu'on soit dragués. Il arrivait qu'on cherche la bagarre, il arrivait qu'on nous cherche. Mais la plupart du temps il ne se passait rien, et pendant qu'on attendait en vain qu'il se passe quelque chose, le

ciel à l'est devenait transparent, un jour d'été se levait, le premier train se mettait en branle. Pourtant, on continuait à aller à West Gate Park.

Parce qu'on n'avait rien d'autre à faire.



C'est une de ces soirées de week-end qu'on a fait la connaissance de Hikaru et Rika. Ce soir-là, chose rarissime, on était en fonds, et chose non moins rarissime, Masa avait fait chou blanc avec les filles. Le soleil allait bientôt se lever et Masa, paniqué, tentait sa chance avec toutes, sans exception aucune. N'importe laquelle, pourvu qu'il puisse tirer un coup. Je regardais distraitement les jets d'eau de la fontaine s'élever avant de se décomposer. Shun comme d'habitude dessinait dans son carnet de croquis à la lumière des réverbères. C'est alors que deux paires de jambes se sont plantées devant nous. Chaussées de sandales blanches à la mode. Talons de quinze centimètres au bas mot. Au-dessus d'une des paires, des jambes fuselées, d'une blancheur laiteuse. Au-dessus de l'autre, des jambes plus courtes, bronzées et musclées.

— Qu'est-ce tu fais ? a dit la bronzée en plongeant son regard dans le carnet de croquis de Shun. Une robe à bretelles gris perle. Elle avait de grands yeux, un visage très légèrement

simiesque. Cheveux courts, petite, mignonne. Seize ans, peut-être.

— Waouh ! Le génie !

Mais pourquoi donc les filles ont-elles des voix si perçantes ? Des sirènes d'alarme pour peu qu'elles rient.

— La ferme, hé.

— Je fais rien de mal, je regarde seulement les dessins.

Celle à la peau claire était grande, et portait un micro-tee-shirt noir qui lui découvrait le nombril au-dessus d'une minijupe. Elle avait de gros seins qui pointaient vers le ciel. Une vraie pin-up de manga. En croisant son regard, j'ai constaté que ses yeux étaient marron clair. Une métisse ?

— Bon, ça va, vous deux. Dis voir Shun, si tu dessinais ces demoiselles en signe de bienvenue ? Pour une fois que ton talent serait utile !

Masa qui s'était avisé qu'on parlait avec des filles nous avait rejoints dare-dare pour s'immiscer dans la conversation. Elles lui plaisaient, faut croire. Surtout la peau claire. Il lui a sorti le grand jeu. Bientôt Shun a terminé son dessin. En bas, sur les dalles du Square Ouest, il y avait la bronzée. Des oreilles et une queue de chat. Une pose de chatte aguicheuse et sexy, les jambes rejetées sur le côté, un sourire en coin. En haut, il y avait l'autre. Elle flottait en l'air, déployant de larges ailes d'ange d'un blanc immaculé. Le

regard lointain, le profil triste. J'ai alors pris conscience d'une chose pour la première fois : la fille était magnifique. Le croquis a remporté un franc succès auprès des intéressées. Ensuite, on est allés tous les cinq dans une boîte à karaoké. Parce que c'était l'heure, à l'aube, où la faim vous tient. Et on a aussi beaucoup chanté. Elles se sont présentées : la grande pâle s'appelait Shibusawa Hikariko, la petite bronzée Nakamura Rika. La grande nous a dit : ne m'appellez jamais par mon vrai nom, Hikariko, juste Hikaru. Ça m'a paru un peu étrange. Il y avait jadis un boudin venant de Saitama qui prétendait se faire appeler Jennifer. Mais bon, pourquoi pas ? Ce n'est que longtemps après que j'ai su pourquoi Hikaru haïssait son vrai nom.

Mais c'était trop tard.



Dès lors Hikaru et Rika se pointaient tous les jours Square Ouest. C'était les vacances et leur lycée pour jeunes filles de bonne famille était fermé. Il n'a pas fallu longtemps pour qu'on se retrouve à toujours traîner tous les cinq ensemble. Au début, Hikaru apportait chaque fois un cadeau à quelqu'un. Le premier, ça a été Shun : une boîte de pastels de fabrication allemande en remerciement du croquis. Les soixante-quatre couleurs alignées dans une boîte

en bois étaient éblouissantes. Je n'avais jamais vu une chose pareille. Puis ce fut un piercing d'oreille en saphir pour Masa. La monture était en or 22 carats. Elle nous a dit que c'était une pierre de rebut que lui avait cédée une de ses copines fille de bijoutier. Enfin, moi. Des Nike Air. Le fameux modèle Michael Jordan 1995. J'étais sûre que ça t'irait. Le chef de notre bande doit avoir la classe ! T'inquiète. J'ai quelqu'un dans ma famille qui a une boutique d'articles de sport d'importation et je les ai eues pour pas cher. Un sourire d'ange. Je les ai acceptées à contrecœur.

Plus tard, j'ai appelé Rika pour me renseigner.

— Elle est toujours comme ça ?

— Oui, presque. Avec ceux qui lui plaisent.

— Ses parents sont friqués ?

— Oui, ils en ont de génération en génération, à ce qu'on raconte.

— Il fait quoi, son père ?

— Une huile du ministère des Finances, il paraît.



Le lendemain, j'ai téléphoné à Hikaru sur son portable pour lui fixer un rendez-vous seule à seul. On devait se retrouver devant le P'Parco de la sortie est. Je l'ai attendue assis sur le rebord du parterre qui borde l'entrée. Un cumulo-nimbus se

dressait dans le ciel étroit d'Ikebukuro. Hikaru est arrivée pile à l'heure. Elle portait une robe blanche sans manches et des bottes blanches. Comme si on avait allongé, blanchi et enrichi les formes d'Amuro, l'idole des jeunes. Dont évidemment il ne restait plus grand-chose. Je sentais le regard des hommes alentour monter et descendre le long de sa silhouette. Regards qui soudain se sont écartés lorsqu'elle s'est assise à côté de moi.

— C'est la première fois qu'on se voit tous les deux tout seuls.

— En effet.

— Tu voulais me dire quelque chose ? Il fait trop chaud ici, allons dans un café, je t'invite.

— Non, c'est moi. Puisque je t'ai fait venir, c'est moi qui paie.

Nous sommes entrés dans un McDo. Deux cafés glacés. On s'est assis à une table près d'une fenêtre au premier étage. De la fenêtre, on voyait la foule devant la gare.

— Alors ?

— C'est à propos des cadeaux.

Elle a eu l'air étonnée. Et se taisait.

— Tu as fait une tournée de cadeaux, d'accord ? Alors, terminé maintenant. Tu comprends ?

— Mais pourquoi ?

Elle s'est mise soudain à boudier. Ses yeux qui me regardaient par en dessous brillèrent. Elle n'allait tout de même pas se mettre à pleurer ?

— Réfléchis un peu. Si on reçoit quelque chose, on doit rendre la pareille. Et si on en reçoit tout le temps, on se met à espérer le cadeau suivant.

— Et alors ? Puisque je continuerai à donner !

De grosses larmes roulaient du bord de ses paupières. Le mec assis à côté de nous m'a jeté un regard noir. Je le lui ai rendu. Il a baissé les yeux.

— Ecoute-moi bien, Hikaru. On n'est pas des gigolos. On glandera avec une fille si on l'aime bien, même si elle dépense rien pour nous. Alors fini les cadeaux. Compris ?

Son visage s'est éclairé soudain, elle pleurait et riait en même temps. Sacré tempérament.

— Tu peux me redire ce que tu viens de dire ?

— Fini les ca...

— Non, pas ça, juste avant.

Bien obligé, je me suis exécuté.

— On glandera avec une fille si on l'aime bien, alors ne pleure pas.

Un sourire de ciel d'été après la pluie est revenu sur son visage.

Nous sommes sortis du McDo. Alors qu'on attendait pour traverser au carrefour devant la gare, elle m'a dit, tête baissée :

— Dis, Mako, je ne peux pas faire de cadeaux même si c'est pour un anniversaire ou un truc spécial de ce genre ?

— Ouais, bon d'accord, mais seulement dans ces cas-là.



Cette version électronique
a été réalisée le 25 novembre 2011
par ePagine
(www.epagine.fr)
en partenariat avec le Centre National du Livre
(www.centrenationaldulivre.fr)

ISBN PDF : 9782809707595